

Rodolphe écoutait ce babil avec curiosité; il se demandait pour la troisième ou quatrième fois ce qu'il devait penser de la *vertu* de Rigolette.

Tantôt la liberté même des paroles de la grisette et le souvenir du gros verrou lui faisaient presque

croire qu'elle aimait ses voisins en *frères*, en camarades, et que M^{me} Pipelet l'avait calomniée; tantôt il souriait de ses velléités de crédulité, en songeant qu'il était peu probable qu'une fille aussi jeune, aussi jolie, aussi abandonnée, eût échappé aux séductions



M. Giraudeau.

de MM. Giraudeau, Cabrion et Germain. Pourtant la franchise, l'originale familiarité de Rigolette, éveillaient en lui de nouveaux doutes.

« Vous me charmez, ma voisine, en disposant ainsi de mes dimanches, reprit gaiement Rodolphe; soyez tranquille, nous ferons de fameuses parties..

— Un instant, monsieur le dépensier, c'est moi qui tiendrai la bourse, je vous en préviens. L'été, nous pourrions dîner très-bien... mais très-bien!... pour trois francs, à la Chartreuse ou à l'Ermitage Beaumartin; une demi-douzaine de contredanses ou de valses par là-dessus, et quelques courses sur les chemins de bois... j'adore monter à cheval... ça vous fera vos cent sous, pas un liard de plus... Vallez-vous?

— Très-bien.

— A la bonne heure. M. Cabrion me marchait toujours sur les pieds, et puis, par farce, il jetai des

pois fulminants par terre, ça fait qu'on n'a plus voulu de nous à la Chartreuse. »

Et de rire.

« Soyez tranquille, je vous réponds de ma réserve à l'égard des pois fulminants; mais l'hiver, que ferons-nous?

— L'hiver, comme on a moins faim, nous dînerons parfaitement pour quarante sous, et il nous restera trois francs pour le spectacle, car je ne veux pas que vous dépassiez vos cent sous. C'est déjà bien assez cher, mais tout seul vous dépenseriez au moins ça à l'estaminet, au billard, avec de mauvais sujets qui sentent la pipe comme des horreurs. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux passer gaiement la journée avec une petite amie, bien bonne enfant, bien ricieuse, qui trouvera encore le temps de vous économiser quelques dépenses en vous ourlant vos cravates, en soignant votre ménage?

— Mais c'est un gain tout clair, ma voisine. Seulement, si mes amis me rencontrent avec ma gentille petite amie sous le bras ?

— Eh bien ! ils diront : « Il n'est pas malheureux, ce diable de Rodolphe ! »

— Vous savez mon nom ?

— Quand j'ai appris que la chambre voisine était louée, j'ai demandé à qui ?

— Et mes amis diront : « Il est très-heureux, ce Rodolphe ! » Et ils m'envieront.

— Tant mieux !

— Ils me croiront heureux.

— Tant mieux !... tant mieux !...

— Et si je ne le suis pas autant que je le paraîtrai ?

— Qu'est-ce que ça vous fait, pourvu qu'on le croie ?... Aux hommes, il ne leur en faut pas davantage.

— Mais votre réputation ? »

Rigolette partit d'un grand éclat de rire.

« La réputation d'une grisette ! est-ce qu'on croit à ces *météores*-là ? reprit-elle. Si j'avais père et mère, frère ou sœur, je tiendrais pour eux au qu'en dira-t-on... Je suis toute seule, ça me regarde.

— Mais, moi, je serai très-malheureux.

— De quoi ?

— De passer pour être heureux, tandis qu'au contraire je vous aimerai... à peu près comme vous diniez chez le papa Crétu... en mangeant votre pain sec à la lecture d'un livre de cuisine.

— Bah ! bah ! vous vous y ferez : je serai pour vous si douce, si reconnaissante, si peu gênante, que vous vous direz : « Après tout, autant faire mon dimanche avec elle qu'avec un camarade... » Si vous êtes libre le soir dans la semaine, et que ça ne vous ennuie pas, vous viendrez passer la soirée avec moi, vous profiterez de mon feu et de ma lampe ; vous louerez des romans, vous me ferez la lecture... Autant ça que d'aller perdre votre argent au billard ; sinon, si vous êtes occupé tard chez votre patron, ou que vous aimiez mieux aller au café, vous me direz bonsoir en rentrant, si je veille encore. Si je suis couchée, le lendemain matin je vous dirai bonjour à travers votre cloison pour vous éveiller... Tenez, M. Germain, mon dernier voisin passait toutes ses soirées comme ça avec moi ; il ne s'en plaignait pas !... Il m'a lu tout Walter Scott... C'est ça qui était amusant ! Quelquefois, le dimanche, quand il faisait mauvais, au lieu d'aller au spectacle et sortir, il allait acheter quelque chose, nous faisons une vraie dinette dans ma chambre, et puis après nous lisions... Ça m'amusait presque autant que le théâtre. C'est pour vous dire que je ne suis pas difficile à vivre, et que je fais tout ce qu'on veut. Et puis vous,

qui parlez d'être malade, si jamais vous l'étiez... c'est moi qui suis une vraie petite sœur grise !... demandez aux Morel... Tenez, vous ne savez pas votre bonheur, M. Rodolphe... c'est un vrai quine à la loterie de m'avoir pour voisine.

— C'est vrai, j'ai toujours eu du bonheur ; mais à propos de M. Germain, où est-il donc maintenant ?

— A Paris, je pense.

— Vous ne le voyez plus ?

— Depuis qu'il a quitté la maison, il n'est pas revenu chez moi.

— Mais où demeure-t-il ? que fait-il ?

— Pourquoi ces questions-là, mon voisin ?

— Parce que je suis jaloux de lui, dit Rodolphe en souriant, et que je voudrais...

— Jaloux !!! » Et Rigolette de rire. « Il n'y a pas de quoi, allez... Pauvre garçon !... »

— Sérieusement, ma voisine, j'aurais le plus grand intérêt à savoir où rencontrer M. Germain ; vous connaissez sa demeure, et, sans me vanter, vous devez me croire incapable d'abuser du secret que je vous demande... je vous le jure, dans son intérêt...

— Sérieusement, mon voisin, je crois que vous pouvez vouloir beaucoup de bien à M. Germain, mais il m'a fait promettre de ne dire son adresse à personne... et puisque je ne vous la dis pas, à vous, c'est que ça m'est impossible... Cela ne doit pas vous fâcher contre moi... Si vous m'aviez confié un secret, vous seriez content, n'est-ce pas, de me voir agir comme je fais ?

— Mais...

— Tenez, mon voisin, une fois pour toutes, ne me parlez plus de cela... J'ai fait une promesse, je la tiendrai, et, quoi que vous me puissiez dire, je vous répondrais la même chose... »

Malgré son étourderie, sa légèreté, la jeune fille accentua ces derniers mots si fermement, que Rodolphe comprit, à son grand regret, qu'il n'obtiendrait peut-être pas d'elle ce qu'il désirait savoir. Il lui répugnait d'employer la ruse pour surprendre la confiance de Rigolette ; il attendit, et reprit gaiement :

« N'en parlons plus, ma voisine. Diable ! vous gardez si bien les secrets des autres, que je ne m'étonne plus que vous gardiez les vôtres.

— Des secrets, moi ! Je voudrais bien en avoir, ça doit être très-amusant.

— Comment ! vous n'avez pas un petit secret de cœur ?

— Un secret de cœur ?

— Enfin... vous n'avez jamais aimé ? dit Rodolphe en regardant bien fixement Rigolette pour tâcher de deviner la vérité.

— Comment ! jamais aimé?... et M. Giraudeau ? et M. Cabrion ? et M. Germain ? et vous donc ?...

— Vous ne les avez pas aimés plus que moi... autrement que moi ?

— Ma foi ! non ; moins peut-être , car il a fallu m'habituer aux yeux louches de M. Giraudeau , à la barbe rousse et aux farces de M. Cabrion , et à la tristesse de M. Germain , car il était bien triste ce pauvre jeune homme. Vous , au contraire , vous m'avez plu tout de suite...

— Voyons , ma voisine , ne vous fâchez pas ; je vais vous parler... en vrai camarade...

— Allez... allez... j'ai le caractère bien fait... Et puis , vous êtes si bon , que vous n'auriez pas le cœur , j'en suis sûre , de me dire quelque chose qui me fasse de la peine...

— Sans doute... Mais voyons , franchement , vous n'avez jamais eu... d'amant ?

— Des amants !... ah ! bien oui ! est-ce que j'ai le temps ?

— Qu'est-ce que le temps fait à cela ?

— Ce que ça fait ? mais tout... D'abord je serais jalouse comme un tigre ; je me ferais sans cesse des peines de cœur ; eh bien ! est-ce que je gagne assez d'argent pour pouvoir perdre deux ou trois heures par jour à pleurer , à me désoler ? Et si on me trompait... que de larmes , que de chagrins !... ah bien ! par exemple... c'est pour le coup que ça m'arriverait joliment !

— Mais tous les amants ne sont pas infidèles , ne font pas pleurer leur maîtresse.

— Ça serait encore pis... s'il était par trop gentil. Est-ce que je pourrais vivre un moment sans lui?... et comme il faudrait probablement qu'il soit toute la journée à son bureau , à son atelier , ou à sa boutique , je serais comme une pauvre âme en peine pendant son absence ; je me forgerais mille chimères... je me figurerais que d'autres l'aiment... qu'il est saisi d'elles... Et s'il m'abandonnait ?... jugez donc !... Est-ce que je sais enfin... tout ce qui pourrait m'arriver ?... Tant il y a que certainement mon travail s'en ressentirait... et alors , qu'est-ce que je deviendrais ? C'est tout juste si , tranquille comme je suis , je puis me tenir au courant en travaillant douze à quinze heures par jour... Voyez donc si je perdais trois ou quatre journées par semaine à me...

là ?... impossible !... Il faudrait donc me mettre aux ordres de quelqu'un !... Oh ! ça , non !... j'aime trop ma liberté...

— Votre liberté ?

— Oui , je pourrais entrer comme première ouvrière chez la maîtresse couturière pour qui je travaille... j'aurais quatre cents francs , logée et nourrie.

— Et vous n'acceptez pas ?

— Non , sans doute... je serais à gages chez les autres , au lieu que , si pauvre que soit mon chez-moi , au moins je suis chez moi ; je ne dois rien à personne... j'ai du courage , du cœur , de la santé , de la gaieté... un bon voisin comme vous : qu'est-ce qu'il me faut de plus ?

— Et vous n'avez jamais songé à vous marier ?

— Me marier !... je ne peux me marier qu'à un pauvre comme moi. Voyez les malheureux Morel... voilà où ça mène... tandis que quand on n'a à répondre que pour soi... on s'en retire toujours...

— Ainsi , vous ne faites jamais de châteaux en Espagne , de rêves ?

— Si... je rêve ma garniture de cheminée.. Ex-cepté ça... qu'est-ce que vous voulez que je désire ?

— Mais si un parent vous avait laissé une petite fortune ?... douze cents francs de rente , je suppose... à vous qui vivez avec cinq cents francs ?

— Dame !... ça serait peut-être un bien , peut-être un mal.

— Un mal ?

— Je suis heureuse comme je suis : je connais la vie que je mène , je ne sais pas celle que je mènerais si j'étais riche. Tenez , mon voisin , quand après une bonne journée de travail je me couche le soir , que la lumière est éteinte , et qu'à la lueur du petit peu de braise qui reste dans mon poêle je vois ma chambre bien propre , mes rideaux , ma commode , mes chaises , mes oiseaux , ma montre , ma table chargée d'étoffes qu'on m'a confiées , et que je me dis : « Enfin tout ça est à moi , je ne le dois qu'à moi... » Vrai , mon voisin... ces idées-là me bercent bien calmement , allez !... et quelquefois je m'endors orgueilleuse et toujours contente. Eh bien !... je devrais mon chez-moi à l'argent d'un vieux parent... que ça ne me ferait pas autant de plaisir , j'en suis sûre... Mais tenez , nous voici au Temple : avouez que c'est un superbe coup d'œil !



LIX. — LE TEMPLE.



QUOIQUE Rodolphe ne partageât pas la profonde admiration de Rigolette à la vue du Temple, il fut néanmoins frappé de l'aspect singulier de cet énorme bazar, qui a ses quartiers et ses passages.

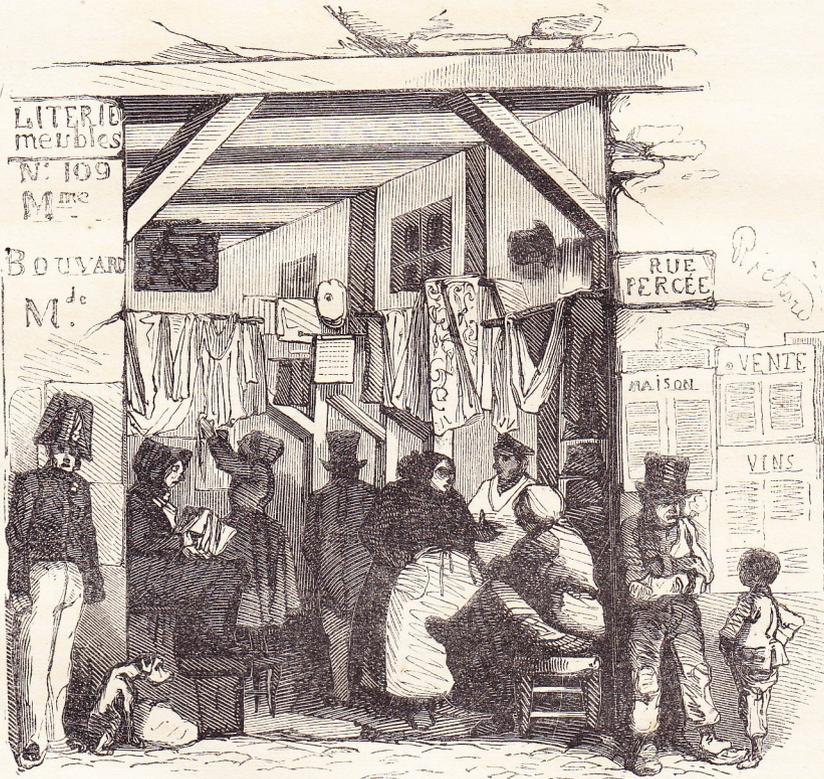
Vers le milieu de la rue du Temple, non loin d'une fontaine qui se trouve à l'angle d'une grande place, on aperçoit un immense parallélogramme, construit en charpentes et surmonté d'un comble recouvert d'ardoises.

C'est le Temple...

Borné à gauche par la rue du Petit-Thouars, à droite par la rue Percée, il aboutit à un vaste bâtiment circulaire, colossale rotonde, entourée d'une galerie à arcades.

Une longue voie, coupant le parallélogramme dans son milieu et dans sa longueur, le partage en deux parties égales; celles-ci sont à leur tour divisées, subdivisées à l'infini par une multitude de petites ruelles latérales et transversales qui se croisent en tous sens, et sont abritées de la pluie par le toit de l'édifice.

Dans ce bazar toute marchandise neuve est généralement prohibée; mais la plus infime rognure



d'étoffe quelconque, mais le plus mince débris de fer, de cuivre, de fonte ou d'acier y trouve son vendeur et son acheteur.

Il y a là des négociants en bribes de drap de toutes

couleurs, de toutes nuances, de toutes qualités, de tout âge, destinées à assortir les pièces que l'on met aux habits troués ou déchirés.

Il est des magasins où l'on découvre des monta-

gues de savates éculées, percées, tordues, fendues, choses sans nom, sans forme, sans couleur, parmi lesquelles apparaissent çà et là quelques semelles *fiissiles*, épaisses d'un pouce, constellées de clous comme des portes de prison, dures comme le sabot d'un cheval, véritables squelettes de chaussures, dont toutes les adhérences ont été dévorées par le temps; tout cela est moisi, racorni, troué, corrodé, et tout cela s'achète; il y a des *négociants* qui vivent de ce commerce.

Il existe des détaillants de ganses, franges, crêtes, carlons, effiles de soie, de coton ou de fil, provenant de la démolition de rideaux complètement hors de service.

D'autres industriels s'adonnent au commerce des chapeaux de femmes : ces chapeaux n'arrivent jamais à leur boutique que dans les sacs des revendeuses, après les pérégrinations les plus étranges, les transformations les plus violentes, les décolorations les plus incroyables. Afin que les marchandises ne prennent pas trop de place dans un magasin ordinairement grand comme une énorme boîte, on plie bien proprement ces chapeaux en deux, après quoi on les aplâit et on les enfile excessivement serrés; sauf la saumure, c'est absolument le même procédé que pour la conservation des harengs; aussi ne peut-on se figurer combien, grâce à ce mode d'arrimage, il tient de ces choses dans un espace de quatre pieds carrés.

L'acheteur se présente-t-il, on soustrait ces chiffons à la haute pression qu'ils subissent; la marchande soule d'un air dégagé un petit coup de poing dans le fond de la forme pour la relever, défrise la gaze sur son genou, et vous voit sous les yeux un objet bizarre, fantastique, qui rappelle confusément à votre souvenir ces coiffures babalaises, particulièrement livrées aux courtisanes de loges, aux tantes de figurants ou aux diuignes de théâtres de province.

Plus loin, à l'enseigne du *Gout du jour*, sous les arcades de la rotonde élevée au bout de la large voie qui sépare le Temple en deux parties, sont appendues comme des *ex-voto* des myriades de vêtements de moulers, de firmes, et de tournures encore plus exorbitantes, encore plus énormes que celles des vieux chapeaux de femmes.

Ainsi on trouve des fracs gris-de-lin crânement reboutés de trois rangées de boutons de cuivre à la française, et chaudement ornés d'un petit collet serré en poil de renard...

Descendues primitivement *vert-bouteille*, que le temps a rendu *vert-pistache*, bordées d'un cordonnnet noir et rajennies par une doublure écossaise bleue et jaune du plus riant effet...

Des habits dits autrefois à *queue de morue*, couleur d'amadou, à riche collet de panne, ornés de boutons jadis argentés, mais alors d'un rouge cuivreux.

On y remarque encore des polonaises marron, à collet de peau de chat, côtelées de brandebourgs et d'agrémens de coton noir éraillés; non loin d'icelles, des robes de chambre artistement faites avec de vieux carricks dont on a ôté les triples collets, et qu'on a intérieurement garnis de morceaux de cotonnade imprimée; les mieux portés sont bleu ou vert sordide, ornés de pièces nuancées, brodés de fil passé, et doublés d'étoffe rouge à rosaces orange, paremens et collet pareils; une cordelière, faite d'un vieux cordon de sonnette en laine tordue, sert de ceinture à ces élégants déshabillés, dans lesquels Robert Macaire se fût prélassé avec un orgueilleux bonheur.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une foule de costumes de *Frontin* plus ou moins équivoques, plus ou moins barbares, au milieu desquels on retrouve pourtant çà et là quelques authentiques livrées royales ou princières que les révolutions de toutes sortes ont traînées du palais aux sombres arceaux de la rotonde du Temple.

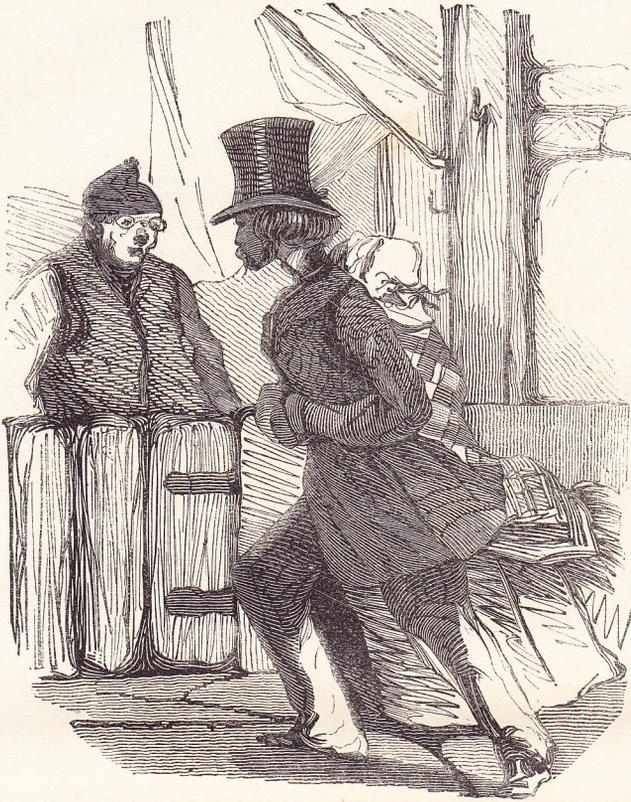
Ces exhibitions de vieilles chaussures, de vieux chapeaux et de vieux habits ridicules, sont le côté grotesque de ce bazar; c'est le quartier des guenilles prétentieusement parées et déguisées; mais on doit avouer, ou plutôt on doit proclamer que ce vaste établissement est d'une haute utilité pour les classes pauvres ou peu aisées. Là elles achètent, à deux ou trois pour cent de rabais, d'excellentes choses presque neuves, dont la dépréciation est pour ainsi dire imaginaire.

Un des côtés du Temple, destiné aux objets de couchage, était rempli de morceaux de couvertures, de draps, de matelas, d'oreillers. Plus loin c'étaient des tapis, des rideaux, des ustensiles de ménage de toutes sortes; ailleurs des vêtements, des chaussures, des coiffures pour toutes les conditions, pour tous les âges. Ces objets, généralement d'une extrême propreté, n'offraient à la vue rien de répugnant.

On ne saurait croire, avant d'avoir visité ce bazar, combien il faut peu de temps et peu d'argent pour remplir une charrette de tout ce qui est nécessaire au complet établissement de deux ou trois familles qui manquent de tout.

Rodolphe fut frappé de la manière à la fois empressée, prévenante et joyeuse, avec laquelle les marchands, debout en dehors de leurs boutiques, sollicitaient la pratique des passants; ces façons, empreintes d'une sorte de familiarité respectueuse, semblaient appartenir à un autre âge.

Rodolphe donnait le bras à Rigolette. A peine parut-il dans le grand passage où se tenaient les marchands d'objets de literie, qu'il fut poursuivi des offres les plus séduisantes.



« Monsieur, entrez donc voir mes matelas, c'est comme neuf; je vais vous en découdre un coin, vous verrez la fourniture : on dirait de la laine d'agneau, tant c'est doux et blanc !

— Ma jolie petite dame, j'ai des draps de belle toile, meilleurs que neufs, car leur première rudesse est passée : c'est souple comme un gant, fort comme une trame d'acier.

— Mes gentils mariés, achetez-moi donc de ces couvertures; voyez, c'est moelleux, chaud et léger; on dirait de l'édrédon, c'est remis à neuf, ça n'a pas servi vingt fois; voyons, ma petite dame, décidez votre mari... donnez-moi votre pratique, je vous monterai votre ménage pas cher... vous serez contents, vous reviendrez voir la mère Bouvard, vous trouverez de tout chez moi... Hier, j'ai eu une occasion superbe... vous allez voir ça... allons, entrez donc !... la vue n'en coûte rien.

— Ma foi, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette, cette bonne grosse femme aura la préférence... Elle nous prend pour des jeunes mariés, ça me flatte... je me décide pour sa boutique.

— Va pour la bonne grosse femme ! dit Rigolette, sa figure me revient aussi... »

La grisette et son compagnon entrèrent chez la mère Bouvard.

Par une magnanimité peut-être sans exemple ailleurs qu'au Temple, les rivales de la mère Bouvard ne se révoltèrent pas de la préférence qu'on lui accordait; une de ses voisines poussa même la générosité jusqu'à dire :

« Autant que ça soit la mère Bouvard qu'une autre qui ait cette aubaine; elle a de la famille, et c'est la doyenne et l'honneur du Temple. »

Il était d'ailleurs impossible d'avoir une figure plus avenante, plus ouverte et plus réjouie que la doyenne du Temple.

« Tenez, ma jolie petite dame, dit-elle à Rigolette, qui examinait plusieurs objets d'un œil très-connaissieur, voilà l'occasion dont je vous parlais; deux garnitures de lit complètes, c'est comme tout neuf. Si par hasard vous voulez un vieux petit secrétaire pas cher, en voilà un (la mère Bouvard l'indiqua du geste), je l'ai eu du même lot. Quoique

je n'achète pas ordinairement de meubles, je n'ai pu refuser de le prendre; les personnes de qui je tiens tout ça avaient l'air si malheureux! Pauvre

dame... c'était surtout la vente de cette antiquaille qui semblait lui saigner le cœur... Il paraît que c'était un meuble de famille... »



A ces mots, et pendant que la marchande débattait avec Rigolette les prix de différentes fournitures, Rodolphe considéra plus attentivement le meuble que la mère Bouvard lui avait montré.

C'était un de ces anciens secrétaires en bois de rose, d'une forme presque triangulaire, fermés par un panneau antérieur qui, rabattu et soutenu par deux longues charnières de cuivre, sert de table à écrire. Au milieu de ce panneau, orné de marqueterie de bois de couleurs variées, Rodolphe remarqua un chiffre incrusté en ébène et composé d'un M et d'un E entrelacés, surmontés d'une couronne de comte. Il supposa que le dernier possesseur de ce meuble appartenait à une classe élevée de la société. Sa curiosité redoubla, il regarda le secrétaire avec une nouvelle attention : il visitait machinalement les tiroirs les uns après les autres, lorsque, éprouvant quelque difficulté à ouvrir le dernier, et cherchant la cause de cet obstacle, il découvrit et tira à lui avec précaution une feuille de papier à moitié engagée entre le casier et le fond du meuble.

Justant que Rigolette terminait ses achats avec la mère Bouvard, Rodolphe examinait curieusement ce document.

Aux nombreusesatures qui couvraient ce papier, on reconnaissait le brouillon d'une lettre inachevée.

Rodolphe lut ce qui suit avec assez de peine :

« MONSIEUR,

« Soyez persuadé que le malheur le plus effroyable peut seul me contraindre à la démarche que je tente auprès de vous. Ce n'est pas une fierté mal placée qui cause mes scrupules, c'est le manque absolu de titres au service que j'ose vous demander. La vue de ma fille, réduite comme moi au plus affreux dénûment, me fait surmonter mon embarras. Quelques mots seulement sur la cause des désastres qui m'accablent.

« Après la mort de mon mari, il me restait pour fortune trois cent mille francs placés par mon frère chez M. Jacques Ferrand, notaire. Je recevais à Angers, où j'étais retirée avec ma fille, les intérêts de cette somme par l'entremise de mon frère. Vous savez, monsieur, l'épouvantable événement qui a mis fin à ses jours; ruiné, à ce qu'il paraît, par de secrètes et malheureuses spéculations, il s'est tué il y a huit mois. Lors de ce funeste événement je reçus de lui quelques lignes désespérées. Lorsque je les lisis, me disait-il, il n'existerait plus. Il terminait cette lettre en me prévenant qu'il ne possédait aucun titre relativement à la somme placée en mon nom chez M. Jacques Ferrand; ce dernier ne donnant jamais de reçu, car il était l'honneur, la piété même, il me suffirait de me présenter chez lui pour que cette affaire fût convenablement réglée.

« Lorsqu'il me fut possible de songer à autre chose qu'à la mort affreuse de mon frère, je vins à Paris, où je ne connaissais personne que vous, monsieur, et encore indirectement par les relations que vous aviez eues avec mon mari. Je vous l'ai dit, la somme déposée chez M. Jacques Ferrand formait toute ma fortune ; et mon frère m'envoyait tous les six mois l'intérêt échu de cet argent : plus d'une année étant révolue depuis le dernier paiement, je me présentai donc chez M. Jacques Ferrand pour lui demander un revenu dont j'avais le plus grand besoin.

« A peine m'étais-je nommée que, sans respect pour ma douleur, il accusa mon frère de lui avoir emprunté deux mille francs que sa mort lui faisait perdre, ajoutant que non-seulement son suicide était un crime devant Dieu et devant les hommes, mais encore que c'était un acte de spoliation dont lui, M. Jacques Ferrand, se trouvait victime.

« Cet odieux langage m'indigna ; l'éclatante probité de mon frère était bien connue ; il avait, il est vrai, à l'insu de moi et de ses amis, perdu sa fortune dans des spéculations hasardées ; mais il était mort avec une réputation intacte, regretté de tous, et ne laissant aucune dette, sauf celle du notaire.

« Je répondis à M. Ferrand que je l'autorisais à prendre à l'instant, sur les trois cent mille francs dont il était dépositaire, les deux mille francs que lui devait mon frère... A ces mots, il me regarda d'un air stupéfait, et me demanda de quels trois cent mille francs je voulais parler.

« — De ceux que mon frère a placés chez vous depuis dix-huit mois, monsieur, et dont jusqu'à présent vous m'avez fait parvenir les intérêts par son entremise, lui dis-je, ne comprenant pas sa question.

« Le notaire haussa les épaules, sourit de pitié, comme si mes paroles n'eussent pas été sérieuses, et me répondit que, loin de placer de l'argent chez lui, mon frère lui avait emprunté deux mille francs.

« Il m'est impossible de vous exprimer mon épouvante à cette réponse.

« — Mais alors qu'est devenue cette somme ? m'écriai-je. Ma fille et moi, nous n'avons pas d'autre ressource ; si elle nous est enlevée, il ne nous reste rien que la misère la plus profonde. Que deviendrons-nous ?

« — Je n'en sais rien, répondit froidement le notaire. Il est probable que votre frère, au lieu de placer cette somme chez moi, comme il vous l'a dit, l'aura mangée dans les spéculations malheureuses auxquelles il s'adonnait à l'insu de tout le monde.

« — C'est faux, c'est infâme, monsieur ! m'écriai-

je. Mon frère était la loyauté même. Loin de me dépouiller moi et ma fille, il se fût sacrifié pour nous. Il n'avait jamais voulu se marier, pour laisser ce qu'il possédait à mon enfant...

« — Oseriez-vous donc prétendre, madame, que je suis capable de nier un dépôt qui m'aurait été confié ? me demanda le notaire avec une indignation qui me parut si honorable et si sincère, que je lui répondis :

« — Non sans doute, monsieur, votre réputation de probité est connue ; mais je ne puis pourtant accuser mon frère d'un aussi cruel abus de confiance.

« — Sur quels titres vous fondez-vous pour me faire cette réclamation ? me demanda M. Ferrand.

« — Sur aucun, monsieur. Il y a dix-huit mois, mon frère, qui voulait bien se charger de mes affaires, m'a écrit : « J'ai un excellent placement à six pour cent ; envoie-moi la procuration pour vendre tes rentes ; je déposerai trois cent mille francs, que je compléterai, chez M. Jacques Ferrand, notaire. » J'ai envoyé ma procuration à mon frère ; peu de jours après, il m'a annoncé que le placement était fait chez vous, que vous ne donniez jamais de reçu, et au bout de six mois il m'a envoyé les intérêts échus.

« — Et au moins avez-vous quelques lettres de lui à ce sujet, madame ?

« — Non, monsieur. Elles traitaient seulement d'affaires ; je ne les conservais pas.

« — Je ne puis malheureusement rien à cela, madame, me répondit le notaire. Si ma probité n'était pas au-dessus de tout soupçon, de toute attaque, je vous dirais : Les tribunaux vous sont ouverts ; attaquez-moi ; les juges auront à choisir entre la parole d'un homme honorable, qui depuis trente ans jouit de l'estime des gens de bien, et la déclaration d'un homme qui, après s'être sourdement ruiné dans les entreprises les plus folles, n'a trouvé de refuge que dans le suicide... Je vous dirais enfin : Attaquez moi, madame, si vous l'osez, et la mémoire de votre frère sera déshonorée. Mais je crois que vous aurez le bon sens de vous résigner à un malheur fort grand sans doute, mais auquel je suis étranger.

« — Mais enfin, monsieur, je suis mère ! Si ma fortune m'est enlevée, moi et ma fille nous n'avons d'autre ressource qu'un modeste mobilier... Cela vendu, c'est la misère, monsieur... l'affreuse misère !

« — Vous avez été dupe, c'est un malheur ; je n'y puis rien, me répondit le notaire. Encore une fois, madame, votre frère vous a trompée. Si vous

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844